

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 102

Artikel: Pierres précieuses artificielles
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257154>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tainie quantité de gaz délétères ; par conséquent, il faut de temps en temps, procéder au renouvellement de l'air dans les pièces qu'ils chauffent.

Vêtements suffisants, sans excès, soins de propreté. Eviter les passages trop brusques du chaud et du froid ; au chaud, ne jamais rester oisif, travailler, chanter, jouer et même prier, avec cela on mangera de bon appétit, on dormira bien, et l'hiver se passera dans de bonnes conditions sous la garde de Dieu.

(Sillon Romand.)



Comment le Caporal Bisson

entra dans la Garde Impériale

ANECDOTE HISTORIQUE

(Suite et fin.)

Pourquoi s'entouraient-ils de tant de mystère ?

Pourquoi payaient-ils si chèrement un service si simple ?

Ces questions se pressaient dans leur esprit et les rendaient perplexes.

Devaient-ils dire oui ?

Devaient-ils dire non ?

D'un autre côté, les deux tentateurs portaient à leur boutonnière la rosette d'officiers de la Légion d'honneur. Ils ressemblaient à des officiers supérieurs vêtus en bourgeois. Leur désobéir ne serait-il pas plus dangereux encore que de céder à leur fantaisie ?

D'ailleurs, le diable d'homme avait eu la finesse machiavélique de retirer de sa poche les deux louis promis pour récompense, et il s'amusait à les faire sauter dans le creux de sa main d'un air provocateur.

Comment deux pauvres bougres de briscards eussent-ils résisté à une pareille argumentation ?

Pendant que Renaudin, ayant ramassé son ceinturon et son shako, vole à son poste, Bisson jette bas sa tunique et, ainsi allégé, grimpe comme un écureuil à un orme peu éloigné du mur.

Parvenu à la hauteur convenable, il se suspend à une grosse branche et, à la force des poignets, gagne la crête du mur. De là, il saute résolument de l'autre côté.

La plus rude moitié de sa mission paraissait accomplie.

Mais, à peine, avait-il disparu aux regards des deux civils, que ceux-ci entendirent tout à coup éclater dans l'intérieur du jardin un épouvantable charivari.

Longtemps après, quand Nicolas et Jacqueline eurent célébré leurs noces de diamant, fait assez fréquent en Hollande, pays par excellence de la longévité, ils entendirent parler de villes antiques, jadis enfouies sous les cendres du Vésuve, qu'on venait de retrouver : Herculaneum et Pompéi. Dans les fouilles curieuses qui furent pratiquées, on découvrit, avec beaucoup d'autres choses que nous pourrions croire d'invention moderne, le dé ouvert par le bout, tel que celui dont se servent nos tailleurs.

Les bons vieillards, devenus patriarches, se plurent alors à raconter aux arrière-petits-enfants nés de leurs générations le joli conte de leur jeunesse, dont la morale aurait pu être :

Rien de nouveau sous le soleil — et — il ne faut jamais désespérer.

Georges RÉGNAL.

FIN.

C'était un duo entre un homme et un chien.

L'un hurlant de détresse, l'autre de fureur, ils se rapprochèrent de la porte.

Celle-ci s'ouvrit avec fracas et livra passage à un groupe digne de tenter l'ébauchoir d'un sculpteur.

Oh ! le splendide Terre-Neuve !

Avec quelle puissance dénuée d'effort il s'attachait à Bisson et faisait partie intégrante de sa personne !

Comme l'armée française paraissait petite, en comparaison de ce fier animal !

C'était juste le bas des reins que celui-ci avait choisi pour y implanter ses crocs.

Du pantalon rouge, il n'avait pas lissé assister grand-chose, au moins dans les régions où il opérait.

Par bonheur pour le patient, le chien ne se vit pas plus tôt en dehors de chez lui qu'il lâcha sa proie et l'abandonna dédaigneusement.

On eut dit qu'il jugeait son rôle terminé. L'ennemi n'avait-il pas été repoussé, et même avec pertes ?

La place n'avait-elle pas été défendue, et même avec gloire ?

C'était tout ce qu'on avait le droit d'exiger d'un honnête chien de garde. Pousser plus loin l'affaire, eût été bravade inutile.

En vertu de ce raisonnement, Tom laissa le vaincu se torturer de douleur sur l'herbe du parc et, agitant la queue en signe d'allégresse et de triomphe, il rentra dans le jardin.

O surprise ! En réintégrant son domicile, Tom se trouve face à face avec un nouvel intrus.

C'était le plus petit des deux messieurs. Le traître avait profité de l'instant où le cerbère bondissait dans le parc avec sa victime à la mâchoire pour franchir vivement le seuil de la porte et pour s'introduire dans l'intérieur du jardin.

Outré de tant d'impudence, Tom rappelle toute sa fureur.

Déjà il aigroise ses armes...

Déjà il s'apprête à s'élancer, gueule béante, sans se soucier de la canne levée, qui a la prétention de le tenir en respect...

A cette minute critique, une voix de femme se fait entendre :

— Tout beau, Tom, tout beau !

Tom, esclave de la discipline, ne tergiverse pas avec le devoir.

Il exécute un demi-tour et en deux temps et deux mouvements avance à l'ordre.

Une première tape amicale le paie de son obéissance. Une seconde tape, un peu plus ferme, lui impose silence.

Après quoi, M^{lle} de Montijo, car c'était elle en propre personne, s'avance, toute frémissante d'émotion, vers son auguste visiteur.

— Prince, qu'elle enfantillage ! minaude la belle Espagnole en acceptant le bras qui lui était offert.

Et les futurs époux s'éloignèrent à pas lents dans la direction du pavillon du jardin.

Une heure après ces événements, le général *** se présentait devant la porte du pavillon, restée grande ouverte et donnait respectueusement à son maître le signe de la retraite.

Dès que le prince se retrouva seul à seul dans le parc avec son confident :

— A propos, mon cher ***, lui demanda-t-il, et vos troupiers, qu'en avez-vous fait ?

— Prince, répondit ***, ni l'un ni l'autre ne vous a reconnu. Mais le blessé m'a appelé « son Colonel » et ma demandé en pleurant une compensation pour...

— Pour sa peau endommagée ?

— Nullement, Prince !

— Et pour quoi donc ?

— Pour son pantalon, réduit à l'état de guenille et dont il aura à rendre compte devant le Conseil de guerre.

— Fort bien. Et quelle compensation avez-vous promise ?

— Un pantalon neuf et les galons de sergent.

Accordé !

J'ajouterai un mot, en guise d'épilogue. Les notes recueillies ultérieurement sur le caporal Bisson, par la curiosité bienveillante du Prince, se trouvèrent si bonnes que militaire fut, à quelques mois de là, incorporé dans la garde impériale, nouvellement reconstituée.

Il s'y conduisit très correctement et eut, quelques années plus tard, l'honneur de se faire tuer à Magenta, sous l'uniforme de ce corps d'élite.

Justin BELLANGER.



Pierres Précieuses Artificielles

Bijoutiers, joailliers, ne vous alarmez pas et vous aussi, mesdames, qui aimez à vous parer de vos bijoux, conservez avec soin vos pierres précieuses dans leurs écrins, ne craignez point de les voir tomber à vil prix, par suite de la découverte du professeur Bortas, dont toute la presse s'occupe, c'est M. Bortas lui-même qui en a donné l'assurance à un journaliste parisien :

— « Ma découverte, lui a-t-il dit, n'a qu'un intérêt purement théorique. J'ai réussi à fabriquer des topazes, des rubis et autres pierres précieuses en soumettant des corindons à l'influence du radium. Les pierres que j'ai ainsi obtenues ne diffèrent en rien des bijoux les plus authentiques, puisque la matière première est la même ; on ne peut donc les reconnaître par aucun procédé et tout joaillier les examinant, ou tout chimiste les étudiant y sera trompé.

Mais c'est de l'exagération de prétendre que le marché des pierres précieuses va être bouleversé par ma découverte. Certes, si le radium était moins rare, il n'en serait pas ainsi, mais à l'heure actuelle on ne se procure pas facilement du radium. Savez-vous ce que vaut le kilogramme de ce produit ? Quatre cent millions ! Inutile de vous dire qu'il n'en existe pas de bien grandes quantités, puisque, dans le monde entier, il ne s'en trouve pas deux centigrammes et M^{me} Curie en possède, à elle seule, la moitié. J'en ai pour ma part, dix milligrammes. Or, comme pour obtenir une topaze, par exemple, je dois soumettre un corindé pendant six semaines à l'influence d'un tube contenant un milligramme de radium, vous voyez que je ne pourrai pas fabriquer un bien grand nombre de topazes dans une année. Tous les détenteurs de radium s'amuseraient-ils à fabriquer des topazes, chose bien improbable, ils n'arriveraient pas à en fabriquer un nombre suffisant pour influencer en quoi que ce soit le marché.

Le professeur Bortas s'est même un peu vanté, et dans les *Annales*, Henri de Parville remet au point, avec sa clarté et son érudition habituelles, la question tant agitée ces jours-ci de la production artificielle des pierres précieuses. On a dit, de tous côtés, que M. Bortas avait trouvé la pierre philosophale, et qu'il avait découvert le moyen

de transformer les cailloux en pierres précieuses.

M. Bordas n'a pas dit réellement ce qu'on lui fait dire. La note qu'il a remise à l'Académie des sciences porte ce titre modeste : « Contribution à la synthèse des pierres précieuses de la famille des aluminosilicates. » Nous en reproduisons textuellement quelques passages :

« On sait, dit M. Bordas, que les corindons se présentent dans la nature sous forme de pierres diversement colorées, depuis le corindon incolore et limpide jusqu'au corindon brun et opaque. On trouve, entre ces deux extrêmes, toute une série de pierres teintées en jaune, vert, bleu, rouge, avec une gamme très variée, de tons intermédiaires. On admet que les saphirs doivent leur couleur propre à la présence des traces de sels de fer, de manganèse, de chrome, de titane. Nos expériences nous permettent de penser que la coloration de chacune de ces pierres n'est pas due à un oxyde métallique spécial. On peut, en effet, faire varier la couleur de ces pierres, les faire passer successivement du rouge initial au violet, puis au bleu et au vert, et, enfin, du vert au jaune. »

Ainsi, M. Bordas écrit nettement : « On peut faire varier la teinte des pierres fines en passant successivement du rouge initial au violet, du violet au bleu, etc. » c'est à dire, en parlant d'un saphir rouge, changer sa teinte en celle de l'améthyste, celle-ci en saphir bleu, etc. Où voit-on dans cette affirmation, qu'il soit possible de prendre un caillou d'alumine, de le colorer en rouge, bleu, vert, etc. ? Il n'a jamais été question de cela. Légende !

Il reste seulement exact que, sous l'action du radium, on peut faire varier la couleur des pierres de la famille des aluminosilicates, et transformer les saphirs rouges en améthystes, les améthystes en saphirs bleus, etc., résultats déjà très intéressants. Seulement, la teinte perd de sa vivacité et le coloris est moins beau que dans les pierres naturellement colorées.

Le commerce de la joaillerie est-il atteint par ces faits singuliers ? L'améthyste n'a qu'une valeur relative. Si on la métamorphosait en émeraude qui coûte extrêmement cher, l'opération serait fructueuse. L'avenir dira si c'est possible.

On pourrait faire plus d'une hypothèse. Il vaut mieux, conclut M. de Parville, attendre des expériences complémentaires. Mais cela n'enlève rien à l'importance des expériences du savant français.

Causerie du paysan

Les feuilles dans l'alimentation du bétail. — Machines agricoles en repos. — Les pommes de terre en cave.

Ce n'est pas une mauvaise coutume que de récolter en automne les feuilles d'arbres : on peut les faire manger au bétail. Des analyses sérieuses ont démontré que la feuille d'orme, par exemple, contient autant de principes nutritifs que la luzerne. Les feuilles du frêne, de l'érable, de l'acacia, du bouleau, du charme et de l'aune sont aussi très riches comme aliment. Elles peuvent par conséquent être d'un grand secours à l'agriculteur, surtout dans les années où il y a disette de foin.

L'orme est incontestablement le meilleur des arbres à fourrage.

Le charme et le bouleau conviennent à tous les ruminants, particulièrement aux moutons.

Le frêne est recherché par les bœufs à cause de son goût amer ; mais, précisément à cause de cet amertume, il ne conviendrait pas aux vaches, dont il ferait diminuer la production en lait ; il peut encore être donné aux veaux et aux moutons parce que les feuilles sont assez tendres.

L'érable en taillis sert de pâture particulièrement pour les moutons et les chèvres qui en aiment les feuilles.

Les feuilles d'acacia ne sont pas très nutritives, néanmoins elles plaisent au bétail, ainsi que les feuilles de l'aune quand elles sont sèches.

En outre de ces arbres, il y en a d'autres qui produisent des feuilles précieuses pour l'alimentation du bétail. Je pourrais citer, par exemple, le saule, le peuplier, le tilleul et le mûrier ; mais leurs feuilles sèchent assez difficilement à cause de leurs tiges charnues.

On peut donner aux animaux les feuilles fraîches, en ayant soin de ne les prendre que sur des arbres qui ne souffrent pas de l'enlèvement des branches.

Si l'on veut se borner à une récolte annuelle, on coupe les branches d'un an ou deux avant que les feuilles jaunissent, pour qu'elles aient encore des sucs abondants. On choisit pour la récolte un jour chaud et sec ; on étale les branches et les feuilles sur la terre, et il suffit de quelques heures pour flétrir et sécher ces feuilles. On les rentre avant la nuit par crainte de la rosée, abondante à cette époque. Si on a coupé les rameaux, on les laisse étendus sous le hangar pendant deux ou trois jours avant de les lier en fagots. Ceux-ci sont ensuite placés dans un endroit sec et aéré, car ils s'altèrent assez vite s'ils sont comprimés et manquent d'air.

On les donne aux animaux tels qu'on les a coupés, dans les râteliers. Ce qui reste est pour le chauffage.

Pour conserver les feuilles détachées, on les dispose dans des tonneaux ou dans des fosses, où on les presse le plus possible, en alternant avec quelques poignées de sel. On couvre ensuite avec des planches sur lesquelles on ménage de forts poids.

On se ménage de la sorte un excellent fourrage hivernal.

* * *

La plupart des cultivateurs possesseurs de machines, on pourrait dire presque tous, se contentent, après un nettoyage, parfois plutôt sommaire, de remettre leurs machines attendant au commencement de la future récolte pour les vérifier.

Ceci est une grave erreur, dit le *Sillon rural* : le nettoyage, comme nous le disons, est plutôt sommaire, le cambuis durcit sur les pièces et empêche très souvent de constater l'usure des dents des pignons et des engrenages, et les fêlures de certaines pièces qui viennent à casser à la première jointe.

Il serait cependant très facile, pendant que le cambuis est encore mou, de faire un nettoyage complet à la brosse, soit à la potasse, soit, ce qu'on a le plus souvent sous la main, au pétrole. Le mécanisme proprement dit sera nettoyé à l'aide d'un vieux couteau, ou mieux d'un tiers-point usé et meulé, de chiffons et de pétrole, en quantité suffisante.

Les scies seront retirées, lavées, séchées, graissées et remises dans leurs gaines en

bois ; les bielles attachées, pour qu'en roulant la machine, elles ne se faussent pas en traînant par terre.

La barre coupeuse subira absolument le même nettoyage que les scies, y compris le graissage.

Autant que possible, remiser à l'abri de la poussière, ou alors couvrir avec des sacs à engrais préalablement lavés, si l'on n'a pas de bâches.

Si le timon n'est pas démonté, lui donner son point d'appui le plus près possible de la machine, pour éviter qu'il ne se cintre.

Avoir soin de placer les toiles de lieuses à l'abri des souris ; les bras des rabatteurs pourront être démontés, pour éviter l'encombrement et aussi leur rupture.

Une bonne précaution à prendre, quoique non indispensable, est de les numéroter pour les remettre à leur place ; laisser dans leurs trous les boulons et rondelles ; ceci, d'ailleurs, est général.

Un bout de planche sous les roues produira le meilleur effet, en évitant la détérioration du sol par la gelée.

* * *

Les pommes de terre se conservent en celliers ou en silos, à l'abri des gelées, de la lumière, de la chaleur et de l'humidité. Voici les prescriptions recommandées par M. A. Girard.

• En premier lieu, jamais les tubercules ne doivent être entassés en masses profondes ; dépasser une épaisseur d'un mètre, c'est s'exposer à voir les tas s'échauffer et bientôt entrer en décomposition.

• En second lieu, la température à laquelle les tubercules sont exposés ne doit jamais s'abaisser à 0 degré ; jamais non plus elle ne doit s'élever au-dessus de 10 à 12 degrés ; c'est la température dite d'orange qui convient le mieux à la conservation de la pomme de terre.

• En dernier lieu enfin, les tubercules ne doivent être rentrés qu'après maturité complète et bien secs ; s'il en était autrement ou qu'ils fussent encore gorgés d'eau, leur altération, quoi qu'on fit, serait difficile à éviter.

• Si les tubercules sont conservés dans les caves, hangars ou celliers, les tas devront être éloignés des murs ; ils seront maintenus, si cela est possible, par de petites cloisons en planches, puis couverts de paille et de terre au besoin. Toutes les précautions seront prises pour les garantir contre les gelées d'une part, et contre une température trop élevée d'autre part.

Si les tubercules doivent être ensilés à l'extérieur, en plein champ, jamais les silos ne seront, comme les silos à betteraves, établis sur le sol et en hauteur ; toujours, au contraire, ils seront creusés dans la terre, et pour leur établissement on aura soin de choisir un terrain d'un égoutage facile. Les tranchées ne devront pas mesurer plus d'un mètre de profondeur, et de deux mètres en deux mètres, elles seront recoupées par des cloisons en terre.

• Sur le fond du silo, on étendra une couche de paille longue et sèche, puis au-dessus des tubercules ensilés, on disposera des couches de paille et de feuilles sèches qu'on chargera d'une autre couche de terre de 0,35 mètre au moins ; on trouvera avantage encore à recouvrir celle-ci d'un léger abri en paille ou en roseaux.

• Dans ces conditions, les tubercules, s'ils ont été récoltés mûrs et sains, pourront sans